
LA MORT DE L'ARBRE

par † Louis RALLET

Par un étrange paradoxe, alors que, de tous côtés, il n'est question que d'espaces verts, on assiste, au bord des routes ou dans la campagne, à l'abattage massif des arbres et à l'arrachage systématique des haies.

Sans discuter les nécessités de la circulation routière ou du remembrement des terres, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur les conséquences multiples et souvent imprévues d'une suppression complète de la végétation ligneuse.

Il est un principe, bien connu des naturalistes, qu'on appelle "équilibre biologique", et qui a trait aux rapports multiples et complexes entre le sol, le climat, les végétaux, les animaux. Autrement dit, entre ces divers facteurs, il s'établit une sorte d'adaptation, une destruction étant automatiquement compensée par un apport positif, ce qui assure la stabilité de l'ensemble. Mais cet équilibre est fragile, et la suppression d'un élément peut entraîner des transformations irréversibles sans proportion avec l'intervention initiale. Pour l'avoir ignoré ou négligé, l'homme, en plusieurs points du globe, a provoqué des situations catastrophiques.

L'arbre - ou mieux la forêt - joue un rôle irremplaçable dans l'économie du monde vivant. Il n'est pas jusqu'à nos modestes haies qu'on arrache si allègrement et qui, cependant, ont une influence bénéfique, non seulement pour les oiseaux, mais pour les cultures auxquelles elles servent de brise-vent, ce qui n'est pas négligeable sur notre littoral.

Inversement on peut prévoir la cascade de dégâts qu'engendre le déboisement:

- Destruction rapide et irréversible du sol, livré à l'action dévastatrice des eaux de ruissellement.
- Déséquilibre du régime des pluies et baisse du niveau des eaux souterraines.
- Disparition des oiseaux, avec tout ce que cela comporte comme conséquences.

On comprend qu'un peu partout de par le monde, un cri d'alarme ait été lancé.

On comprend qu'aux Etats-Unis, où la menace était particulièrement grave, on en soit venu à préconiser non plus la monoculture sur d'immenses étendues, mais un équilibre judicieux entre des champs cultivés entourés de haies, entrecoupés de bocages et des étendues de nature sauvage: bois, marais.

Ceci dit, que conclure, en particulier pour nos régions, dans notre Aunis, où la terre est trop riche pour être abandonnée à la broussaille ou à la forêt, où, cependant, tous les jours des champs de blé sont supprimés pour construire des cités nouvelles? Il serait souhaitable qu'on ne détruise un arbre que devant une nécessité absolue, et que, pour un arbre abattu, on en replante au moins un, en songeant, toutefois, qu'un arbre est arraché en moins d'une heure, mais qu'il faut cinquante ans pour le remplacer. Alors, là où il n'est question ni de cultiver ni de construire, et où des arbres ont bien voulu pousser, qu'on les respecte !.

Tout ceci, certes, n'est qu'un aspect des perturbations que l'homme a apportées et continue d'apporter à l'ordre naturel, car bien souvent, et surtout dans les "pays neufs", il a follement dilapidé les richesses immenses - mais non inépuisables - que lui offrait la nature, au point de compromettre dans l'avenir son existence même.

Mais le problème de l'arbre se situe au coeur de la question, et à l'origine de toutes les déprédations humaines, il y a la destruction de la forêt, au point que le professeur R. Heim a pu écrire: "La victoire de l'homme sera faite de la victoire de l'arbre".